

An abstract painting featuring a dense, vertical composition of brushstrokes in shades of pink, purple, and red. The strokes are layered and textured, creating a sense of depth and movement. The overall effect is reminiscent of a forest of palm trees, with the central vertical strokes acting as trunks and the surrounding strokes as fronds. The colors are vibrant and saturated, with some areas appearing darker due to the layering of paint.

Orna Landau de Shalit

**J'ai vu des
bananiers
roses**

Orna Landau De Shalit

J'ai vu
des bananiers roses

© Orna Landau De Shalit, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4286-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père

Tel-Aviv, Septembre 2013

Papa, tu n'es plus là... mais tu es partout ...

Tu nous as laissé tes valeurs humanistes et humanitaires, la liberté, le respect, la démocratie libéraleJe continue, modestement, ton héritage... pleine d'espoir, grâce aux innombrables israéliens qui pensent comme toi...

Miss you....

Prologue

Ève et Jacob

Ève, maman, est née en 1928 à Tel-Aviv en Palestine, vingt ans avant la création de l'État d'Israël. Ses parents d'origine russe, étaient des juifs pieux, respectant la tradition, mais surtout pratiquant avec chaleur et amour les valeurs morales telles que la bienveillance, l'altruisme et la générosité. Animée par un sens profond de la justice, Ève découvre sa vocation à l'âge de douze ans. Elle s'inscrit en faculté de droit, puis rédigera des textes de lois.

C'est une étudiante douée. Elle fréquente de nombreuses universités, décroche d'abord une licence à Londres, puis, un doctorat à Paris, alors qu'elle n'a que 22 ans, avant de poursuivre ses recherches à New York. Elle retourne ensuite en Israël, où elle entame une brillante carrière au ministère de la Justice. Elle y est appréciée et reconnue par ses supérieurs, éblouie par sa personnalité. Tous tombent immédiatement sous son charme. Elle émeut par sa manière chaleureuse de saluer et par l'intérêt sincère qu'elle porte aux autres.

Ève a de nombreux prétendants, mais elle est déterminée. À 17 ans, elle jette son dévolu sur Jacob, qui restera le seul homme de sa vie. Contre toute attente et en dépit de son beau parcours académique, elle le choisit simplement parce qu'il est grand et beau.

Jacob est né en Allemagne en 1926. Ses parents, également juifs issus d'un milieu aisé et religieux ont quitté l'Allemagne in extremis en 1933, pour aller s'installer à Tel-Aviv. Ainsi, la maman de Jacob s'est retrouvée avec ses élégantes robes aux motifs fleuris, ses talons hauts et son rouge à lèvres impeccable, à arpenter les dunes de sable de Tel-Aviv. Elle n'est jamais vraiment parvenue à apprendre l'hébreu. Elle s'est languie de son Allemagne natale, peu encline à prendre part au mélange de cultures et d'horizons qui se tissait progressivement en Palestine. Cette attitude hautaine affecte Jacob qui se rebelle contre la religion de ses ancêtres et se montre de plus en plus critique envers de l'État d'Israël. Adolescent, il devint rapidement communiste, marxiste, anti-religion et anti-

parents.

Il rencontre Ève aux cours préparatoires d'anglais où elle étudie avant d'entreprendre des études de droit à Londres. Dès leur rencontre, les deux jeunes gens ne se quittent plus. Les parents d'Ève ne sont guère emballés par cette histoire d'amour entre leur fille et un garçon qui a abandonné la religion de façon aussi ostentatoire.

Ève s'est également écartée de la tradition progressivement, réalisant cette transition à sa manière, en douceur, sans jamais peiner les autres.

En 1955, Jacob se voit proposer un poste d'avocat au profit d'une organisation œuvrant pour l'indemnisation des Juifs victimes de spoliation durant la Seconde Guerre mondiale. Désireux de quitter Israël, il saute sur l'occasion et s'envole pour Francfort. Ève se trouve alors dans une situation délicate, choisir entre sa carrière si prometteuse et son mari. Par amour, elle privilégie son époux, et n'avouera jamais l'immense sacrifice qu'elle s'est imposé à ce moment de sa vie. Il n'est pas dans sa nature de se vanter ni de se plaindre. Elle obtient rapidement une bourse d'études et un poste à l'université de Francfort, mais le projet qui lui tient à cœur désormais est de fonder une famille.

Ève, qui a toujours tout réussi avec aisance, doit patienter quelques années avant d'être enceinte. C'est lors d'une opération de l'appendicite qu'elle apprend la bonne nouvelle. Elle attend un enfant ! Elle subira une seconde anesthésie générale avant la naissance du bébé, à une époque où on ignorait encore les dégâts cognitifs que cela pouvait provoquer chez les enfants.

Un beau jour de la fin de juillet, à l'aube des mois d'été, je vois le jour dans un hôpital tenu par des sœurs à Francfort, *Zum heiligen Geist*, l'hôpital du Saint-Esprit. Je suis considérée comme un petit miracle, enfant juif longtemps attendu qui naît quinze ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Je suis choyée par mes parents, mais aussi par les sœurs de l'hôpital. Emues d'avoir assisté à la naissance d'un enfant juif après l'holocauste, elles continuent de me rendre des visites affectueuses pendant l'année que je passe à Francfort. Ayant été très gâtée par sa famille, Ève, maman m'enseigne : « Comme on ne peut pas gâter ses parents, en retour on gâte ses enfants, qui ensuite gâteront les

leurs et ainsi de suite... Je veux aimer ma fille comme j'ai été aimée. » Elle se souvient de sa grand-maman, très croyante, qui répétait : « Ève d'abord, Dieu ensuite ! »

J'ai le sentiment qu'une responsabilité m'incombe, faire plaisir, rendre heureux, ne pas décevoir, être toujours gentille et ne pas déranger. Intuitivement, je comprends que ma brillante maman n'est pas assez solide pour faire face à de grands problèmes ou même supporter le moindre agacement.

Lorsque j'ai un an, Jacob, mon père, accepte un poste à Genève au Haut-Commissariat pour les Réfugiés, fonction qui lui permet de gravir les échelons de la diplomatie Onusienne, tout en ponctuant son existence de nombreux séjours à l'étranger.

Ève le suivra mais fera néanmoins une belle carrière académique tout en contribuant à l'élaboration de lois au long de leur parcours. Elle enseignera notamment à l'université de Tel-Aviv et de Jérusalem, un trimestre par an, jusqu'à ses 85 ans. Elle publiera plusieurs ouvrages et recevra de nombreux prix.

Juillet 1962, Yvoire, France

Sur une spacieuse terrasse ombragée par de majestueux platanes, une fillette souriait, laissant apparaître de jolies dents blanches, alignées comme des perles. Elle avait un regard vif et enjoué, couleur myosotis. Elle serrait dans sa main gauche la patte d'un ours en peluche bien calé sur ses genoux. De l'autre, elle portait à sa bouche un petit morceau de gâteau dans une cuillère en argent. Elle était vêtue d'une coquette robe blanche ornée de broderies roses. Les rubans d'une capote, dont s'échappaient quelques boucles blondes, étaient noués délicatement sous son menton.

À deux ans, elle avait déjà conscience de la perfection du moment et se sentait au paradis. Elle était au centre de tous les regards.

La table était mise avec élégance. Deux bougies avaient été posées à côté de la dernière part du *cheese cake*. Sa mère, vêtue d'une robe grise au col en dentelle, portait des lunettes de soleil qui évoquent les starlettes hollywoodiennes des années soixante. Elle regardait la fillette avec tendresse. Un homme et une femme un peu plus âgés étaient installés en face de la petite fille. D'un air ému, ils la complimentaient. Elle était l'enfant qu'ils n'avaient jamais eue ! Depuis qu'ils l'avaient aperçue à Francfort, les voisins de palier de la petite famille, la trouvaient adorable. L'homme avec ses cheveux noirs comme des ailes de corbeau et sa moustache touffue et sombre impressionnait un peu la fillette mais elle lui souriait. La femme, les épaules enveloppées dans un châle de cachemire pourpre, portait une élégante robe noire, et un collier resplendissant à son cou.

Le ciel était d'un bleu éclatant, alors que le soleil faisait miroiter le luxuriant feuillage. Au loin, le lac Léman, immobile, paraissait argenté. C'était une agréable journée estivale. Le mois de juillet touchait à sa fin. L'adorable petite fille, belle comme un ange aux boucles blondes, était loin de se douter des gros nuages qui viendraient assombrir son paradis et provoquer sa chute.

Janvier 2000, quartier de Champel, Genève

En accord avec Dov, les enfants et moi nous étions installés en août 1998 à Genève, où j'avais trouvé un poste d'anesthésiste permettant de rembourser les dettes familiales. À peine arrivée, je découvre tristement que Dov a une maîtresse depuis longtemps.

Je prends immédiatement la décision d'entamer une procédure de divorce.

Prenant ma décision de rupture comme une attaque, Dov furieux, m'accuse alors d'enlèvement d'enfants et saisit la justice suisse. Quel ignoble ingrat ! c'est pour sauver notre compte en banque qu'il m'a lui-même envoyée travailler en Suisse pendant qu'il me trompait allègrement en Israël !

Ce jour-là, à Genève, malgré l'apparition de timides rayons de soleil en ce début d'après-midi, Il fait terriblement froid dehors. Dans la maison, la température est douce et agréable. Je suis seule avec mon fils Dan, âgé de trois ans. Ma fille Tamar est chez sa psychologue, dont le cabinet n'est pas très loin, rue Crêts de Champel.

On sonne à la porte. Comme je ne réponds pas tout de suite, des coups violents retentissent. Il ne s'agit pas d'une visite ordinaire. Je demande alors prudemment : « Qui est là ? » Une voix autoritaire répond abruptement : « C'est la police ! » Essayant de gagner du temps, je demande encore : « C'est à quel propos ? » Je pressens que c'est lié à Dov, mon mari. Il a osé ! « Nous venons chercher vos enfants. Nous avons un mandat pour les emmener ! » crient les policiers confirmant mes pires appréhensions.

Paniquée, j'appelle mon avocat qui m'ordonne de n'ouvrir la porte sous aucun prétexte. Une décision aurait été rendue, imposant le retour de mes enfants sur le territoire israélien. Je ne suis pourtant coupable de rien ! De quel droit emmène-t-on mes enfants.

La porte blindée est grande et lourde. On ne peut l'ouvrir de l'extérieur sans clef. Me voilà rassurée pour un temps. Pour plus de sécurité, je ferme à double tour et téléphone vite à la psychologue de Tamar. Ma fille ne doit en aucun cas rentrer à la maison. Il faut impérativement qu'elle se rende en taxi chez ses grands-parents.

Mon avocat m'appelle pour prévenir qu'il m'envoie son assistante. Les coups sur la porte redoublent et se font plus brutaux. Les policiers s'impatientent et frappent *crescendo*. Je n'ouvre pas. Pour rien au monde, je ne céderai ! J'essaie de garder mon sang-froid, fais appel à tous mes neurones et tente de trouver une stratégie. Je balaie l'appartement du regard : le piano à queue dans le hall d'entrée, la cuisine à droite et, juste à côté, le vaste salon qui donne sur le balcon.

Je me demande un instant si je vais l'escalader pour descendre au cinquième, chez les voisins du dessous. Non ! C'est vraiment trop dangereux. Du côté gauche du hall d'entrée, il y a ma chambre à coucher. Pas d'issue possible non plus par-là. Les minutes s'égrènent lentement, la situation s'enlise. Les policiers crient et continuent de marteler la porte.

Soudain, j'entends le bruit strident d'une machine et vois avec effroi la clef bouger. Entre deux appels passés depuis le téléphone du salon, je cours observer l'avancée de la police et, chaque fois que la clef est sur le point de tomber, l'enfonce à nouveau. Cette bataille dure un temps qui me semble infini. À un moment, je crois distinguer derrière la porte la voix d'un de mes avocats qui travaille pour une grande Etude genevoise. La femme semble discuter de façon très animée avec les policiers.

Je regarde régulièrement du côté de la chambre de Dan. Il joue sagement, semblant ignorer le drame. Enfin, mes parents m'appellent et me rassurent : Tamar est bien arrivée chez eux.

Une heure durant, les policiers luttent avec moi pour pénétrer dans l'appartement. Finalement, ils parviennent à faire sauter le dispositif de sécurité. Dans une grande confusion, je vois une foule de policiers, mon avocat, et Dov envahir notre logis. Les agents emmènent Dan et ne me laissent même pas lui donner ses affaires. Ils refusent catégoriquement tétines et vêtements chauds.

J'insiste tant que, soudain, on me plaque à terre. Je comprends, par des bribes de conversations entre mes assaillants, que n'ayant eu personne d'autre sous la main, la police a envoyé des membres de la brigade des stupéfiants pour régler l'affaire. Ils sont brutaux, totalement dénués de sensibilité et n'ont, à l'évidence, pas l'habitude de s'occuper de ce type de procédure. Une fois Dan hors de ma vue, on m'autorise à me relever et on m'apprend que mes deux enfants ont été emmenés au poste de police du boulevard Carl-Vogt.